



**HAL**  
open science

## La Traductologie et les cours de traduction

Xiangyun Florence Zhang

► **To cite this version:**

Xiangyun Florence Zhang. La Traductologie et les cours de traduction. *Études Chinoises*, 2010, Hors Série, pp.55-67. halshs-00669294

**HAL Id: halshs-00669294**

**<https://shs.hal.science/halshs-00669294v1>**

Submitted on 13 Feb 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La traductologie et les cours de traduction

**Zhang Xiangyun**

Notre contribution interroge la place que la traductologie, comme nouvelle discipline, pourrait prendre dans l'enseignement du chinois. Elle met l'accent sur la réalité des cours actuels de traduction constitués d'exercices linguistiques, sur la manière dont la traductologie peut contribuer à améliorer leur efficacité, et enfin sur l'utilité de la traductologie dans l'enseignement de la traduction au niveau master.

La traductologie, nouvelle discipline universitaire, a pris de plus en plus d'importance ces dernières années ; cependant, en France, dans les études chinoises, elle suscite des interrogations et des confusions. Les assises des études chinoises organisées 2009 posent la question suivante <sup>1</sup> : la traductologie va-t-elle remplacer les cours de traduction dans le cursus universitaire ? Voulant tenter de répondre à cette interrogation, nous pensons utile de commencer par clarifier les choses ; si nous savons que la traductologie n'a pas la même visée que les cours de traduction, qu'est-ce qui sépare la traductologie des cours de traduction ? Que font les cours de traduction dans le cursus de langues étrangères, et en quoi consiste la traductologie ? Une fois ces points clarifiés, nous identifierons dans quelles circonstances nous pouvons faire converger ces différentes matières, plus précisément, nous verrons comment, dans les cours de traduction, nous pourrions nous inspirer des études traductologiques pour améliorer l'efficacité des exercices linguistiques. Enfin nous nous intéresserons à la possibilité pour la traductologie de se substituer aux cours de traduction, et

---

<sup>1</sup> Voir l'introduction à ce volume, p.16.

surtout à la nécessité de faire entrer la traductologie dans les études chinoises. Tout au long de notre argumentation, nous solliciterons des exemples d'exercices concrets tirés de notre expérience d'enseignement au département Chine de l'INALCO.

## Cours de traduction : pas de traduction

Les cours de traduction sont courants dans tout système d'enseignement des langues étrangères. On demande aux élèves de traduire des phrases : courtes et simples au début et, petit à petit, de plus en plus longues et complexes, puis on passe à des textes. L'exercice s'appelle version quand on traduit de la langue étrangère vers sa propre langue, et thème dans le sens inverse. Ce type de traduction est qualifié de traduction pédagogique ou de traduction scolaire par le traductologue québécois Jean Delisle qui la limite au champ de l'enseignement linguistique : il s'agit d'« une méthode destinée à faciliter l'acquisition d'une langue ou, pratiquée à un niveau supérieur, à perfectionner le style. Elle n'est jamais une fin en soi, mais toujours un moyen »<sup>2</sup>. En effet, nous savons bien qu'il s'agit là moins de faire de la traduction que de faire des exercices de compréhension et d'expression, pour fixer les structures de la langue étrangère. Dans ces cours, l'enseignant met l'accent sur la syntaxe, les mots et les expressions, et l'objectif est d'aider les élèves à les maîtriser.

Cette traduction pédagogique est une pratique incontournable dans l'enseignement de langues, car quand un adulte, ou un adolescent, apprend une langue étrangère, il se réfère constamment à sa langue maternelle<sup>3</sup>. Même si nous ne demandons pas à l'élève de traduire le texte, il le fait mentalement, parce qu'il base sa compréhension et son expression sur

---

<sup>2</sup> Jean Delisle, *Analyse du discours : méthode de traduction*, Ottawa : Presses de l'université d'Ottawa, 1980, p. 41.

<sup>3</sup> Liu Heping se base sur l'idée de Stephen Krashen, en disant que l'adulte et l'adolescent ont tendance à se repérer avec les connaissances acquises, et que dans l'apprentissage d'une langue étrangère, ils s'appuient consciemment sur des règles grammaticales de leur première langue. Liu Heping 刘和平, « Zaitan fanyi jiaoxue tixi de goujian » 再谈翻译教学体系的构建 (une nouvelle réflexion sur la mise en place d'un système d'enseignement de la traduction), *Chinese Translators Journal, Zhongguo fanyi* 中国翻译, 2008-3.

sa connaissance en langue maternelle. Zhitang Drocourt évoque une pratique courante dans notre enseignement de la langue chinoise, en particulier concernant le thème du premier cycle, qui consiste à fabriquer artificiellement des phrases en français, calquées sur la structure chinoise, pour que l'élève soit « programmé » à faire des phrases grammaticalement correctes en chinois<sup>4</sup>. Pour ces exercices, l'important, ce sont donc des faits de langue, c'est-à-dire certaines structures et le vocabulaire. Les énoncés sont souvent isolés des situations de communication. Comme ils n'ont pas de perspective de communication, l'élève n'a pas à prendre en compte les éléments en dehors de l'énoncé. Prenons un exemple de thème qui figure dans le manuel de licence 2 de l'INALCO<sup>5</sup> :

Traduire en chinois : « Oh pardon ! Je vous ai pris pour un vendeur » en utilisant la structure 把... 當作 ou 當成.

On doit donc traduire : *duibuqi ! wo ba ni dangcheng shouhuoyuan le* 對不起! 我把你當成售貨員了.

Mais on ne sait rien des circonstances de cette interaction, si cela se passe dans un magasin, ou devant la porte d'un appartement, si le locuteur confond deux personnes ou s'il se trompe sur le métier de son interlocuteur. Les paramètres de communication étant inconnus, cette traduction n'a pas de valeur communicative. Cet exercice vise à l'apprentissage de la structure « prendre... pour » *ba... dangcheng* 當成, mais ce n'est pas une traduction, même si cette phrase est tout à fait utilisable dans lesdites situations. En effet, la traduction proprement dite a une autre utilité : elle sert à faire passer un message dans une langue différente, ainsi faire communiquer ceux qui ne partagent pas la même langue. En ce sens, elle est toujours communication.

Pour bien nous rendre compte de ce qu'est une traduction, prenons

<sup>4</sup> Zhitang Drocourt, « Ne faut-il pas aussi “décoder” le français ? Réflexions linguistique et didactique sur l'exercice du thème français-chinois », *IV<sup>e</sup> journée d'études sur la lexicographie bilingue*, Paris : INALCO-ministère de la Francophonie, 2003.

<sup>5</sup> Voir *Manuel de chinois moderne L2* (1<sup>er</sup> semestre), INALCO, département Chine, leçons élaborées par Catherine Despeux, Feng Li et Wu Yongyi, avec la collaboration de Joël Bellassen, Liu Hong et Valérie Lavoix, p. 85.

un exemple simple de situation réelle : un bus arrive à l'arrêt où nous voulons descendre, mais la porte ne se s'ouvre pas. En français, nous disons : « La porte ! ». En chinois, c'est *men* 門, mais ceci n'est pas une traduction, mais juste la signification du mot « porte ». Une traduction est *kaimen* 開門 ou « ouvrez la porte ».

Il faut reconnaître que la plupart de nos élèves ayant fait deux à trois ans de chinois ne disposent pas encore d'un niveau suffisant pour traduire vers leur propre langue. Ils n'ont pas acquis assez de vocabulaire pour comprendre aisément un texte, et le recours incessant au dictionnaire fait que leur traduction est souvent réalisée mot-à-mot. Même quand ils connaissent la majorité des termes du texte chinois, la plupart manquent cruellement d'une méthode de lecture et d'un bagage culturel ; ils ne sont donc pas en mesure d'attribuer un contexte au texte, de voir la différence de ton, de registre, ainsi que les effets de style, et ne peuvent en saisir rapidement le sens <sup>6</sup>. Traduire en chinois (le thème) est bien entendu beaucoup trop difficile, étant donné que beaucoup d'entre eux ne savent pas toujours construire des phrases grammaticalement correctes. Les choses sont ainsi claires : d'un côté, ce que l'on fait dans les cours de traduction <sup>7</sup> n'est pas de la traduction ; et de l'autre, les élèves ne sont pas encore prêts à faire de la traduction. Il n'y a donc pas de traduction.

## Que fait la traductologie ?

Le terme de traductologie, créé en 1968 par des chercheurs belges <sup>8</sup>, repris par l'universitaire canadien Brian Harris <sup>9</sup>, désigne, selon Bassnett, l'étude

---

<sup>6</sup> Les étudiants plus âgés, ayant plus de culture générale et d'expérience professionnelle, parviennent souvent à mieux comprendre.

<sup>7</sup> Nous gardons pourtant cet intitulé usuel de « cours de traduction » même si nous savons qu'on n'y enseigne pas la traduction.

<sup>8</sup> Roger Goffin, dans une récente étude, retrace « les avatars et les vicissitudes » du terme traductologie depuis 1968. Voir Roger Goffin, « Aux origines du néologisme traductologie », in *Des arbres et des mots*, Bruxelles : Éditions du Hazard, 2006, p. 97-107.

<sup>9</sup> Voir Brian Harris, « La Traductologie, la traduction naturelle, la traduction automatique et la sémantique », in *Problèmes de sémantique (Cahier de*

de la production et de la description des traductions <sup>10</sup>, et englobe toute étude qui a pour objet « la théorie et la pratique de la traduction sous toutes ses formes, verbales et non-verbales » <sup>11</sup>. Bien que de Cicéron à Schleiermacher, de Humboldt à Valéry Larbaud, de nombreux auteurs aient laissé des écrits sur la traduction, la traductologie, en tant que discipline universitaire, est aujourd'hui une discipline encore en émergence <sup>12</sup>. C'est une discipline « aux directions multiples, sans objet unique ni méthode exclusive » <sup>13</sup>, qui associe de nombreuses approches explicatives à partir d'un point de vue disciplinaire (linguistique, sémiotique, philosophique...), et une démarche théorique. Depuis les années 1970, et surtout dans les an-

---

*linguistique*), 1973-3, p. 133-146.

<sup>10</sup> Susan Bassnett, *Translation Studies*, London/New York: Routledge, 1980-1991. Voir Mathieu Guidère, *Introduction à la Traductologie : Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*, Bruxelles : De Boeck, 2008.

<sup>11</sup> Mathieu Guidière, *opus cit.*, p. 12.

<sup>12</sup> La traduction est devenue un objet de recherches scientifique dans les années 1950, menées par des linguistes tels que Roman Jakobson, J. C. Catford, Georges Mounin, Vinay et Darbelnet. Ils considéraient la traduction comme un phénomène linguistique, et revendiquaient son étude dans le cadre de la linguistique. Aux yeux de Michel Pergnier (*cf.* Michel Pergnier, *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction*, Lille : Presses universitaires de Lille, 1978, p. 6), les travaux de ces illustres linguistes « sont en réalité bien plus des théories de la langue appliquées à la compréhension des difficultés inhérentes à tout acte de traduction ». De son côté, Eugene Nida, linguiste et anthropologue, spécialisé en traduction de la Bible, considère que « le message » est au centre de la réflexion, et attire l'attention sur l'interdisciplinarité de la traduction. Voir Daniel Gile, *La Traduction. La comprendre, l'apprendre*, Paris : PUF, 2005. Mathieu Guidère offre une vue sommaire mais complète sur l'évolution de la discipline dans son *Introduction à la traductologie*. Selon lui, le champ d'étude de la traductologie a été rigoureusement défini pour la première fois par James Holmes (« The Name and Nature of Translation Studies », 1972). Holmes distingue la traductologie théorique qui a pour objet la description des phénomènes de traduction, la définition des principes explicatifs, et la théorisation des pratiques traductionnelles, et la traductologie appliquée qui vise la mise en œuvre des principes et des théories pour la formation des traducteurs, le développement d'outils d'aide à la traduction, ou encore la critique de la traduction.

<sup>13</sup> Mathieu Guidière, *opus cit.*, p. 17.

nées 1980, la discipline s'est institutionnalisée en Europe et en Amérique du Nord. La traductologie se développe aussi rapidement là où se mettent en place de nouveaux programmes de formation à la traduction, comme en Chine<sup>14</sup>, en Corée, dans les pays de l'Europe de l'Est ou en Afrique du Nord, etc<sup>15</sup>. L'essor de la traductologie accompagne en réalité la mondia-

---

<sup>14</sup> La Chine est un grand pays consommateur de traductions, et les réflexions théoriques n'ont pas manqué au cours de l'histoire. Yan Fu 嚴復 (1853-1921), dans l'avant-propos de sa traduction de *Evolution and Ethics* (*tian yan lun* 天演論) de T. H. Huxley, formule trois exigences indispensables pour toute traduction : la fidélité (*xin* 信), l'intelligibilité (*da* 達) et l'élégance (*ya* 雅), qui restent les principes ultimes suivis par de très nombreux traducteurs chinois. En revanche, Lu Xun 魯迅 (1881-1936), un des combattants les plus virulents contre la vieille culture chinoise, considère la traduction comme un outil pour introduire de nouveaux moyens d'expression dans la langue chinoise. En prônant « une traduction littérale ou forcée » (*zhiyi* 直譯 ou *yingyi* 硬譯), il souhaite que la langue chinoise puisse petit à petit s'appropriier des syntaxes différentes des langues étrangères. Voir Zhang Xiangyun, *Traduire le théâtre, application de la théorie interprétative à la traduction d'œuvres dramatiques françaises en chinois*, thèse de doctorat, Paris : université Paris III, 2006. À partir des années 1980, des universitaires des départements de langues, qui sont en même temps traducteurs, se lancent dans les études de traductions. Imprégnés de pensées de Yan Fu, ils sont aussi influencés par des traductologues américains comme Nida, Venuti, ou encore par la théorie interprétative des françaises Seleskovitch et Lederer. Depuis les années 1990, de nombreuses universités organisent des équipes de recherches et offrent des formations de troisième cycle de traductologie, qui, en tant que jeune discipline, occupe désormais la même place que la linguistique et la littérature dans les facultés de langues étrangères. Voir Xu Jun 許均 et Mu Lei 穆雷, « Tansuo, jianshe yu fazhan » 探索、建設與發展 (Exploration, construction et développement), in *Chinese Translators Journal*, 2009-6. *Chinese Translators Journal* est une revue bimensuelle créée en 1980. Éditée par l'association chinoise de Traducteurs (Zhongguo fanyi xiehui 中国翻译协会), elle permet aux universitaires et traducteurs chinois et étrangers d'échanger les réflexions sur la traduction et sur la formation des traducteurs, et elle organise régulièrement des concours de traduction.

<sup>15</sup> Marianne Lederer rapporte qu'en 1974 l'un des premiers doctorats de traductologie au monde fut ouvert à l'école supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT), université Paris III, qui « attira des étudiants de pays où la traduction était considérée comme suffisamment importante pour qu'y soient créées des chaires de traductologie », voir Lederer, « La Théorie interprétative »,

lisation. L'importance de la traduction dans le mouvement mondial n'est plus à démontrer, et cette prise de conscience explique le renouveau d'intérêt pour ses aspects pratiques et théoriques. Ainsi la traductologie telle que nous la comprenons est bien loin des cours de thème et de version car, ce qui est en jeu, c'est cette traduction fonctionnelle. Cependant, nous voudrions montrer que la traductologie comme discipline peut toutefois inspirer notre enseignement des langues étrangères.

## **La traductologie au service des cours de traduction**

La traduction est toujours communication<sup>16</sup> ; puisqu'on parle pour transmettre un message, en chinois comme en français, on s'adapte toujours à la situation et au contexte. Ainsi, mettre en valeur la corrélation entre une expression et une situation, avec les paramètres de communication précisés, tel qu'il est démontré dans l'exemple de « la porte », se révèle une méthode efficace pour aider l'élève à retenir des expressions et des formules. L'étudiant comprendra un texte plus facilement par rapport à son contexte que par rapport au mot.

Extrait de *Lantian lihai* 藍天綠海 de Liu Suola 劉索拉 : « (...) ni congcong qu shangban, shangban shi lao xiangzhe xiaban gai mai shen-

---

*in* Michel Ballard (dir.), *Qu'est-ce que la traductologie*, Arras : Artois Presses Université, 2006, p. 42. Aujourd'hui, les universités d'Artois, de Caen, de Lyon II, de Paris III, et l'UFR EILA de Paris Diderot proposent des masters recherche et des doctorats en traductologie. Le master professionnalisant de traduction est proposée dans les filières LEA ou des UFR de langues occidentales. Cependant, Daniel Gile constate qu'en France, où des programmes de formation professionnelle de haut niveau existaient avant l'avènement de la traductologie, il y a une résistance institutionnelle face à la traductologie (voir Daniel Gile, *opus cit.*, p. 244). Delphine Chartier se demande également si la situation de monolinguisme de la France serait un des facteurs qui contribuent à freiner la reconnaissance de la traductologie, remarquant que « là où la traductologie bénéficie d'un statut officiel, c'est dans des sociétés plurilingues ou des pays de langue à petite diffusion où la question de la traduction se pose au quotidien », *cf.* Delphine Chartier, « La traductologie à l'Université : une grande absente », *in* M. Ballard, *opus cit.*, p. 292.

<sup>16</sup> Nous excluons ici volontairement le sujet de l'œuvre littéraire qui suscite des divergences.



mecai, gai gei zhangfu tian shenme yifu, zenme buzhi fangjian 你匆匆去上班，上班時老想着下班該買什麼菜，該給丈夫添什麼衣服，怎麼布置房間 (...) <sup>17</sup> ».

Nous avons demandé aux étudiants d'apprendre par cœur le passage ci-dessus, dans le but de les familiariser avec le vocabulaire et les structures concernant une série de gestes quotidiens. Or de nombreux étudiants, obsédés par les mots, trouvent l'exercice difficile. Il nous a donc paru urgent de leur décrire et faire imaginer une situation réelle. Ainsi quand une mère de famille se demande *mai shenmecai* ? 買什麼菜 ?, il faut que les élèves sachent qu'elle pense au repas du soir qu'elle doit préparer, et non pas comment varier les légumes pour une diététique parfaite.

Ensuite, il faut aussi insister sur le fait que la version sert à montrer la compréhension du texte chinois, et non pas la différence entre le chinois et le français. Tandis que le thème, devrait permettre à l'élève d'apprendre la façon de parler en chinois dans la même situation, et non pas de se borner à trouver le même mot <sup>18</sup>. Pour apprendre à l'élève à abandonner cette attention au mot, il n'est pas sage de créer des phrases artificielles qui font penser à l'expression chinoise ; il faudrait utiliser uniquement des textes authentiques, afin de faire prendre conscience que le mot-à-mot est impossible à réaliser.

Un des plus remarquables du monde, le réseau routier français atteint, en 1982, 800 000 km, dont 5 800 km d'autoroutes, 400 000 km de routes nationales (...). La densité moyenne est de 140 km pour 100 km<sup>2</sup>, contre 100 en Grande-Bretagne. <sup>19</sup>

Dans cet exemple, on devra faire comprendre qu'il n'est pas possible d'organiser la phrase chinoise de la même façon que la phrase en français. Pour le mot « remarquable », on pourra utiliser aussi bien *fada* 發達 que

---

<sup>17</sup> *Manuel de chinois moderne L2*, leçon 4.

<sup>18</sup> Un exemple est cette erreur très fréquente : si de nombreux étudiants confondent toujours *shifou* 是否 et *ruguo* 如果, ainsi que *huozhe* 或者 et *haishi* 還是, c'est bien qu'ils n'associent pas ces mots aux contextes, mais uniquement à leur correspondant en français « si » et « ou ».

<sup>19</sup> *Manuel de chinois moderne L2*, leçon 2.

*hao* 好 ou *chuse* 出色. Souvent l'élève demande comment traduire le mot « contre », et l'on doit lui expliquer que ce mot est là pour marquer l'opposition, et qu'il est possible d'employer un mot de conjonction, mais le plus important et le plus nécessaire est de modifier la structure.

Enfin, dans toutes les langues, puisqu'il y a nombreuses possibilités de dire la même chose selon la situation, les enseignants ne sont pas là pour dicter une solution définitive à chaque exercice. Dans ce sens, corriger les exercices pour l'enseignant, c'est expliquer les différentes possibilités, et encourager les initiatives pour mobiliser au mieux le bagage linguistique de chacun. Au fur et à mesure que les compétences linguistiques des étudiants s'élèvent, ces exercices relèvent de plus en plus de la traduction. La traductologie a alors besoin de figurer en tant que telle dans le cursus universitaire.

## **La traductologie pour un enseignement de la traduction**

Jean Delisle distingue l'enseignement de la traduction de la traduction dans l'enseignement<sup>20</sup>. La seconde désigne ces exercices de langue que nous venons d'évoquer tandis que la traductologie prend en charge l'enseignement de la traduction professionnelle. Or, nous le savons bien, parmi nos élèves, un certain nombre envisage des carrières de traducteurs. L'intérêt est donc réel, et il est sans doute nécessaire de proposer une véritable initiation à la traduction professionnelle.

D'après notre expérience, les étudiants titulaires d'une licence de chinois sont plus ou moins aptes à recevoir cet enseignement en même temps qu'ils en éprouvent un besoin considérable. Malgré leurs connaissances linguistiques, ils ne savent pas ce qu'il faut faire pour traduire, ou alors ils ont pris de mauvaises habitudes. Ils posent des questions du genre « voulez-vous qu'on traduise mot-à-mot ? », en pensant qu'autrement l'enseignant pourrait ne pas savoir s'ils ont compris. Quand un texte chinois leur est présenté, ils ne cherchent pas à identifier ni son origine ni son auteur ; souvent, ils n'attendent même pas de le lire en son entier pour commencer à traduire ; ils ne cherchent pas à voir les rapports entre les phrases et entre les

---

<sup>20</sup> Voir Jean Delisle et Hannelore Lee-Jahnke (dir.), *L'Enseignement de la traduction et la traduction dans l'enseignement*, Ottawa : Presses de l'université d'Ottawa, 1998.

paragraphes. Au final, en français, leur texte est presque incompréhensible.

Pour ceux-là, il est urgent de leur expliquer que la traduction n'est pas la simple mise en relation de deux langues, ou une comparaison des expressions, mais qu'elle a des finalités de communication dans la langue d'arrivée. Le traducteur professionnel ne traduit pas des mots ou des phrases, mais toujours des textes insérés dans un contexte et destinés à un public précis, qui « se plie à des contraintes découlant du rédacteur, de la nature du texte et des destinataires »<sup>21</sup>. D'après la théorie interprétative de la traduction développée par Danica Seleskovitch et Marianne Lederer<sup>22</sup>, ce travail intelligent et intellectuel se compose de trois parties : d'abord la compréhension, ensuite la déverbalisation, et enfin l'expression. La compréhension occupe une place primordiale ; elle implique avant tout une analyse du texte, de son contexte, et nécessite, outre une vraie compétence linguistique, des éléments de connaissance extralinguistiques culturels ou techniques. C'est ainsi que le sens du texte se dégage. Le sens est « un vouloir dire extérieur à la langue, antérieur à l'expression chez le sujet parlant, postérieur à la réception du discours chez le sujet percevant »<sup>23</sup>. Dans un deuxième temps, une fois le sens dégagé, le traducteur intériorise le texte grâce à la déverbalisation, laissant de côté l'expression originale pour utiliser ses propres modes d'expression<sup>24</sup>, c'est dire qu'il reformule en respectant les règles de rédaction de

---

<sup>21</sup> Jean Delisle, *opus cit.*, p. 42.

<sup>22</sup> La théorie interprétative de la traduction, appelée aussi théorie du sens, est une des théories les plus pratiquées dans l'enseignement de la traduction professionnelle. Basant ses réflexions sur le sens de l'original, elle reconnaît que la traduction sert à transmettre un message, et préconise que la traduction doit restituer le sens – le vouloir dire de l'original (discours oral ou texte écrit), et non pas la lettre. Voir Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, *Interpréter pour traduire*, Paris : Didier Éruditions, 1984 ; Marianne Lederer, *La Traduction aujourd'hui, le modèle interprétatif*, Paris : Hachette, 1994.

<sup>23</sup> Marianne Lederer, *opus cit.*, p. 23.

<sup>24</sup> Afin de restituer le rythme et la cohérence du texte d'origine et de ne pas couper l'élan d'écriture durant la phase de reformulation, certains traducteurs vont jusqu'à s'interdire de lire l'original tant que la traduction d'un passage complet n'est pas terminée. Cf. Jin Zhong 金中, « Fanyi zatan » 翻譯雜談 (Quelques mots sur la traduction), in Zheng Lunan 鄭魯南 (dir.), *Yi ben shu he yige shijie* 一本書和一個世界 (Un livre et un monde), Beijing : Kunlun, 2005, p. 80.

la langue d'arrivée et en tenant compte de ses futurs lecteurs <sup>25</sup>.

Si l'on sait aujourd'hui que la traduction littéraire représente moins de 1 % du volume global des traductions réalisées <sup>26</sup>, il ne nous semble pas nécessaire, dans notre enseignement, de nous focaliser sur ce type de traduction. En revanche, une méthode générale permettra aux apprentis traducteurs de s'adapter aux différents textes. Avec des étudiants de master 1, nous avons récemment travaillé sur un texte simple tiré d'un recueil de rédactions de collégiens. Pour beaucoup, la compréhension n'a pas posé de problème apparent, et nous avons trouvé des textes en français très bien écrits. Or, quand on a analysé le texte, les étudiants se sont vite rendu compte que leur traduction n'était pas bonne, car ils n'avaient pas rendu le style enfantin, et leurs expressions étaient trop réfléchies, trop soutenues. Ici il s'agit toujours d'une compréhension insuffisante.

Master 1. Exercice de thème. Extrait d'un article du Monde : « Ce soir-là, Lula n'est plus président du Brésil : c'est un petit garçon. (...) Lula pleure, tout simplement. Puis, c'est au tour du maire de Rio de Janeiro, Eduardo Paes, (...) de lâcher quelques larmes. Et que dire de Pelé ? La plage de Copacabana semble s'être renversée sur le visage du légendaire footballeur. Il y a de quoi, le moment est historique : vendredi 2 octobre, à 18 h 50, à Copenhague, Rio a été choisi par les membres du Comité international olympique (CIO) pour accueillir les Jeux en 2016 ».

À la lecture de cet extrait de presse, certains étudiants, sinophones comme francophones, demandent comment traduire « il y a de quoi ». Nous leur répondons que cela ne se traduit pas comme une expression figée, et qu'il faut prendre en compte le contexte. Ils comprennent ainsi que l'expression assure la transition, et qu'il faut alors trouver une expression équivalente. Ainsi pour certains éléments de la phrase, la fonction est plus importante que la signification, et en même temps, cela met en évidence le fait qu'une phrase n'est pas toujours une unité suffisante pour montrer le sens.

Ayant étudié des textes en français et en chinois choisis de la presse

<sup>25</sup> Il est évident que les textes littéraires dictent d'autres exigences au niveau de la réexpression, mais compte tenu de la capacité de nos élèves, nous ne prenons pas en comptes ici les spécificités de la traduction littéraire.

<sup>26</sup> Mathieu Guidère, *opus cit.*, p. 115.

dans différents domaines, les étudiants se rendent compte progressivement de l'importance de l'analyse du contexte global ; certains étudiants commencent à se détacher de la structure de la langue de départ et à abandonner le réflexe au mot. Ainsi une étudiante a-t-elle traduit *deng yi xia* 等一下 prononcé par quelqu'un qui va ouvrir la porte par « j'arrive » ; on ne peut que se réjouir du progrès remarquable.

Pourtant, il ne suffit pas de ne viser que la méthode ; enseigner une attitude éthique envers la traduction est tout aussi essentiel. Voici un exemple tout aussi révélateur de la méconnaissance de la traduction. Une étudiante chinoise ne connaît pas le nom en chinois du footballeur brésilien Pelé, elle fait donc sa propre transcription phonétique. En apparence, c'est un problème de culture générale auquel on peut remédier par des recherches et de la documentation. Or quand nous lui en faisons la remarque, elle rétorque qu'elle ne trouve pas cela important. En quelque sorte, elle semble vouloir ignorer les lecteurs de la traduction. Pourtant, le respect du lecteur comme celui de l'auteur est tout aussi indispensable pour le travail d'un traducteur. Comme le chinois reste une langue faiblement diffusée en France, sans être traducteur de métier, nos étudiants seront souvent appelés à faire des traductions dans leur vie professionnelle. Afin qu'ils soient polyvalents, une initiation à la traduction, de même qu'un enseignement de la traduction comprenant des éléments de traductologie, doivent être mis en place <sup>27</sup>.

Si nous sommes donc conscients que nos cours de traduction dans l'enseignement de la langue ne relèvent pas des problématiques de la traductologie, celle-ci a pourtant son rôle à jouer pour améliorer l'efficacité de nos enseignements de langue. Étant donnée la nécessité d'un véritable enseignement de la traduction, la traductologie doit avoir sa place dans la nouvelle configuration de l'enseignement universitaire du chinois à partir du master. Aujourd'hui, les formations universitaires doivent évoluer avec

---

<sup>27</sup> Daniel Gile déplore encore que la majorité écrasante des enseignants de traduction ne soient pas traductologues, même si une proportion croissante de traductologues sont intégrés à des programmes de formation de traducteurs. De plus, selon lui, une partie des professeurs de langue chargés d'enseigner la traduction, s'ils ne sont pas traducteurs, ont « tendance à privilégier des correspondances lexicales, idiomatiques et syntaxiques régulières ». Voir Daniel Gile, *opus cit.*, p. 229.

le monde chinois ; au moment où le besoin en traduction est de plus en plus important dans les échanges entre la Chine et le monde extérieur, nous plaidons pour offrir aux étudiants qui en ont le désir la possibilité de se préparer au métier de traducteur, qui est un secteur infiniment proche du monde économique.